

HENRY DE MONTHERLANT

LES
CÉLIBATAIRES

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA RELÈVE DU MATIN.

LES OLYMPIQUES.

LA JEUNESSE D'ALBAN DE BRICOULE, *roman*.

I. LES BESTIAIRES.

II. LES GARÇONS.

III. LE SONGE.

LES VOYAGEURS TRAQUÉS.

AUX FONTAINES DU DÉSIR.

LA PETITE INFANTE DE CASTILLE.

UN VOYAGEUR SOLITAIRE EST UN DIABLE (1925-1929).

L'EXIL (1914), *théâtre*.

MORS ET VITA.

ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR, *poèmes*.

SERVICE INUTILE.

LES CÉLIBATAIRES, *roman*.

LES JEUNES FILLES, *roman*.

I. LES JEUNES FILLES.

II. PITIÉ POUR LES FEMMES.

III. LE DÉMON DU BIEN.

IV. LES LÉPREUSES.

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE.

LE SOLSTICE DE JUIN.

LA REINE MORTE, *théâtre*.

FILS DE PERSONNE. – UN INCOMPRIS, *théâtre*.

MALATESTA, *théâtre*.

LE MAÎTRE DE SANTIAGO, *théâtre*.

DEMAIN IL FERA JOUR. – PASIPHAË (1936), *théâtre*.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS, *théâtre*.

L'INFINI EST DU CÔTÉ DE MALATESTA.

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION (1940-1944).

THÉÂTRE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LES CÉLIBATAIRES

HENRY
DE MONTHERLANT

LES
CÉLIBATAIRES

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1954.*

Extrait de la publication

Quand parurent *les Célibataires*, en 1934, ce roman fut considéré comme un renouvellement notable de l'auteur, de qui les deux romans précédents, *le Songe* et *les Bestiaires*, étaient moins des romans que des fragments d'une autobiographie à peine transposée. En fait, Henry de Montherlant avait écrit, de 1930 à 1932, son premier roman-roman, son premier roman « objectif », avec *la Rose de Sable*, mais, pour des raisons d'ordre personnel, il avait renoncé à le publier.

Les Célibataires, parus d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, ne subirent pas le sort commun à la plupart des ouvrages de Montherlant : ils ne furent pas « discutés », ils reçurent une approbation presque unanime. Le Grand Prix de Littérature de l'Académie française, et le prix Northcliffe (anglais), donnés à l'auteur en cette même année 1934, sanctionnèrent ce mouvement de l'opinion. Et *les Célibataires* allaient être traduits en U. R. S. S. à peu près en même temps que dans l'Espagne de Franco.

PREMIÈRE PARTIE

I

Ce soir froid de février 1924, sur les sept heures, un homme paraissant la soixantaine bien sonnée, avec une barbe inculte et d'un gris douteux, était planté sur une patte devant une boutique de la rue de la Glacière, non loin du boulevard Arago, et lisait le journal à la lumière de la devanture, en s'aidant d'une grande loupe rectangulaire de philatéliste. Il était vêtu d'une houppelande noire usagée, qui lui descendait jusqu'à mi-jambes, et coiffé d'une casquette sombre, du modèle des casquettes mises en vente vers 1885 : avec une sous-mentonnière à deux ailes, actuellement relevées de chaque côté sur le dessus. Quelqu'un qui l'aurait examiné de près aurait vu que chaque détail de son accoutrement était « comme de personne ». Sa casquette était démodée de trente ans; sa houppelande était retenue, au col, par deux épingle de nourrice accrochées l'une à l'autre et formant chaînette; le col tenant de sa chemise blanche empesée était effrangé comme de la dentelle, mettant à nu le tissu intérieur, et sa cravate était moins une cravate qu'une corde vaguement recouverte de

place en place d'une étoffe noire passée; son pantalon flottant descendait bien de quinze centimètres plus bas que ce que les tailleurs appellent « la fourche »; le lacet d'une de ses bottines (des bottines énormes) était un bout de ficelle qu'on avait eu *l'intention* de peindre en noir avec de l'encre.

S'il avait poussé plus loin son indiscrétion, l'observateur aurait remarqué que c'était de même une forte ficelle qui tenait lieu de toute ceinture à notre personnage, et que celui-ci ne portait pas de caleçon. Ses vêtements, à l'intérieur, étaient tout bardés d'épingles de nourrice, comme ceux d'un Arabe. Il avait à chaque pied deux chaussettes de laine superposées (d'où sans doute la largeur des godilots). Retournant les poches, voici ce que l'observateur y eût trouvé de remarquable : un vieux croûton de pain, deux morceaux de sucre, un mélange sordide de brins de tabac noir et de miettes solidifiées de vieille mie de pain, et une montre en or massif, qui l'eût arrêté. C'était une montre ancienne, plate, respirant par toute sa personne la beauté de la chose coûteuse et parfaite; le boîtier en était littéralement recouvert par le pataras que faisait un blason très historié (lion, flammes, toute la boutique) et couronné d'une couronne de baron. Enfin, finissant sa visite par le portefeuille (un portefeuille en loques, et, à l'emplacement du crayon, sans crayon), l'observateur y eût rencontré d'un côté une centaine de francs, de l'autre une carte de réclame de la maison « Jenny, fards de

théâtre, etc... », et trois cartes de visite qui devaient bien être là depuis dix ans, car elles étaient jaunies au point d'en être devenues presque brunes sur leurs bords. Elles portaient, vulgairement imprimée, la suscription : *Élie de Coëtquidan, 11, rue de Lisbonne*. Et, par une singularité qui ne se voit plus qu'en province et encore, peut-être, seulement en Bretagne, la suscription était surmontée d'une couronne de baron.

M. Élie de Coëtquidan, vissé sur une patte, bousculé par les passants, mais imperturbable, lut en entier son journal à la lumière de cette boutique de coiffeur, devant laquelle il le lisait chaque soir, à la même heure, — bien que plusieurs parmi les autres magasins fussent mieux éclairés, — et cela depuis neuf ans. Le texte de ce qu'il lisait lui arrachait de temps en temps un grognement, un *Hrrr...* très caractéristique, qui n'était qu'à lui, ou même une interjection : « Salauds ! » — « Saloperie ! » — « *Hrrr*, c'est bien ça, les jeunes !... » Enfin, tenant par un coin le journal tout déplié, il s'ébranla vers le boulevard Arago. De temps en temps il ralentissait, pour remuer, du bout de sa canne, quelque papier ou détritrus sur le trottoir, avec le geste classique du chiffonnier qui crochette.

Boulevard Arago, il s'arrêta devant une grille, derrière laquelle on distinguait, dans l'ombre, un jardinet, puis un pavillon d'aspect banal, dont la façade était sans lumière, comme si la maison était inhabitée. M. de

Coëtquidan sortit un trousseau de clefs, attachées elles aussi — comme le pantalon, comme la bottine — par une ficelle, toute cotonneuse d'aspect, tant elle était usée, et ouvrit la porte de la grille. Puis, ayant détaché d'un arbuste une feuille, dont il se fourra la tige entre les dents, il contourna la maison et entra dans la seule pièce qui en fût éclairée, la cuisine, où une grande femme osseuse, à tête de poule, et sur le déclin de l'âge, s'occupait à son fourneau.

— Alors, vous voilà rentré! dit la femme. Et au timbre haut de sa voix, comme à l'expression — Mélanie lui parlait d'ordinaire à la troisième personne, — M. de Coëtquidan connut qu'elle avait un verre dans le nez.

D'un geste large, le bras tendu, avec une sorte d'*air noble* qui évoquait un acteur de province, il offrit à Mélanie le journal déplié et froissé, taché par ses doigts toujours poisseux d'on ne sait quoi, et toujours sales.

— Tenez! Je vous le donne!

Et son geste, et son : « Je vous le donne! » n'auraient pas été plus magnifiques, s'il lui avait fait cadeau d'un diadème. Mais soudain M. de Coëtquidan, interrogeant la cuisine d'un regard anxieux et quasiment égaré :

— Minine n'est pas là? Où est Minine?

— Minine? Oui, il vadrouille! Mais la Grise était là ce tantôt. Même qu'elle m'a fait un affront. Tenez, juste là où vous êtes. Ça pue encore.

— *Nan*, ça ne pue pas, dit M. de Coëtquidan, d'un ton sans réplique.

— Eh bien! Si vous aviez été là ce tantôt! Oh, ces chats! Dire qu'il y a quatre ans qu'on les a, et qu'ils font encore leurs saletés tout partout!

— Chez *moa* ils n'en font pas, dit le bonhomme, du même ton. Mais tout à coup son visage s'éclaira, se transfigura, et avec un : « Hon! Voilà Minine! » il traversa brusquement la cuisine, bousculant presque Mélanie, et ouvrit la porte à un petit chat qui se faufile, d'un bond sauta sur une chaise, et d'un autre bond sur l'épaule de M. de Coëtquidan, où il se mit à se câliner.

M. de Coëtquidan jouissait d'un grand prestige auprès des chats. Il savait les caresser à la naissance de la queue, entre les pattes, etc., toute une façon de patiner les chats qui n'est guère connue que des célibataires. Il les rendait fous.

— Alors, on ne dîne pas, ce soir? demanda-t-il soudain, d'une voix rogue.

— J'attends M. de Coantré. Il a été chez le notaire. Il fait seulement que de revenir; il est en train de se déshabiller.

Sans mot dire, le vieillard saisit une sonnette, entrebâilla la porte donnant sur la maison, et agita la sonnette nerveusement, avec une sorte de frénésie sénile, et en même temps un visage très déterminé, comme s'il donnait le signal d'une attaque à main armée, ou du « Tout le monde sur le pont! » Il avait toujours sa feuille dans la bouche, comme un vieux bouc. Une voix cria : « Je descends! Je descends! »

La cuisine était spacieuse et très bien tenue; c'était d'ailleurs la seule pièce bien tenue de la maison. Deux batteries de cuisine, en cuivre, y reluisaient comme des soleils. Au milieu, sur la table de cuisine recouverte d'une nappe de belle qualité, deux couverts étaient mis, avec des verres et des carafes de cristal : aux jours de froid vif, les repas étaient servis à la cuisine, pour n'avoir pas à faire de feu dans la salle à manger, où la chaleur du grand poêle qui chauffait la maison ne parvenait pas assez forte. L'argenterie, la nappe, les serviettes portaient des couronnes de comte. Au dossier d'une des chaises on voyait noué un bout de ficelle. Toujours la ficelle de M. de Coëtquidan! Que ne figurait-elle dans ses armoiries! Car cette chaise était *sa* chaise. En effet, des dix chaises de la salle à manger, il n'y en avait qu'une, paraît-il, qui ne clochât pas du tout, et M. de Coëtquidan se l'était adjugée; si Mélanie se trompait, et lui en disposait une autre, cela faisait un beau vacarme. Ce jour-là encore, avant de s'asseoir, et bien qu'il vît la ficelle, M. Élie vérifia la parfaite stabilité de sa chaise. Sur ce, un petit monsieur entra, et dit vivement :

— Je ne vous ai pas fait attendre, l'oncle? Je ne crois pas qu'il soit plus de sept heures et demie. Quelle heure avez-vous, madame Mélanie?

(Il disait « madame Mélanie », tandis que M. de Coëtquidan disait « Mélanie » tout court.)

— Mais non, Monsieur, il est sept heures et demie tout juste. Mais M. de Coëtquidan était pressé!

— Je viens de chez le notaire, dit le petit monsieur, et à voix basse il ajouta : « Je vous parlerai de cela après le dîner. » Il s'assit, et les deux messieurs, ayant mis serviette au col, comme les vachers, commencèrent de dîner.

Le comte de Coantré était un homme à qui l'on eût donné quarante-huit ans environ, bien qu'il en eût cinquante-trois : le visage assez plein, des moustaches et une courte barbiche sans un poil blanc, les cheveux coupés ras. Il était vêtu d'un veston d'intérieur tellement élimé sur le devant qu'à cet endroit il y avait comme une large plaque blanchâtre : c'était la corde du vêtement qui apparaissait. Sa chemise était une chemise d'ouvrier, en grosse flanelle kaki, au col graisseux. Ses pantoufles de feutre étaient percées l'une et l'autre, et son pantalon avait exactement la même dégaine que celui de M. de Coëtquidan : les quinze centimètres réglementaires au-dessous de la fourche. Alors que les mains de M. Élie, bizarrement zébrées d'égratignures par les chats, étaient fines, presque féminines (il en était très fier, comme il était fier de ses pieds sensibles, qui le forçaient à porter, été comme hiver, deux chaussettes de laine superposées), les mains de M. de Coantré étaient presque calleuses, surtout à l'extrémité des doigts, toute fendillée de petites rides que la poussière incrustée

rendait grisâtres : des mains de travailleur.

Pendant le repas, les deux messieurs déroulèrent, en paroles, la plus riche collection d'insanités qui puisse être conçue. M. de Coëtquidan récitait son journal, et M. de Coantré son éducation. L'insanité n'était pas tant dans ce qu'ils disaient, où il y avait bon nombre de vérités, que dans le fait qu'ils parlaient sans savoir. Et tous deux avec passion. Le nom de Briand, qui vint dans leurs discours, leur tira de l'œil des éclairs. Les huguenots empalés par Montluc le furent une seconde fois par M. Élie. Rien, dans leurs propos, qui ne fût tranchant : les hommes, les événements, les opinions, jugés en une phrase, exécutés presque toujours, et sans appel. Il y eut toutefois deux courtes éclaircies. L'une, quand M. de Coëtquidan décrivit les boutons des uniformes des gardes-françaises, et tout ce qu'il en dit était exact. L'autre, quand M. de Coantré expliqua certain dispositif de son invention, destiné à empêcher les rats de venir manger la nourriture de deux poules qui avaient un enclos dans le fond du jardin. Durant ces éclaircies, les deux messieurs, chacun dans sa spécialité, furent intéressants.

Enfin les messieurs se levèrent de table. M. de Coantré alluma une lampe à pétrole (seule, probablement, de tout le boulevard Arago, la maison, en 1924, n'avait pas l'électricité, par crainte à la fois de la dépense et de la nouveauté), et, disant à son oncle : « Je vous demande pardon, je passe devant vous à

nrf



54-VI A 24578 ISBN 2-07-024578-0

Extrait de la publication